



Photo. Dumas, 112, rue Vitré
M. FIRMIN PICARD

Qui vient d'être nommé rédacteur en chef du "St-Laurent"

LE CATHOLICISME AUX ÉTATS-UNIS

Un protestant distingué, M. Sedgwick, écrivant dans une des plus grandes Revues américaines, prédit que la fusion commencée entre le catholicisme et les États-Unis ira croissant, car la religion catholique seule peut guider les nations. Elle deviendra le ciment de l'unité américaine :

Nous admettons, dit-il, qu'un pouvoir divin a assisté l'Eglise à son aurore et nous croyons de même que ce pouvoir mystérieux la soutiendra de nos jours et la dirigera dans la suite de ses conquêtes... L'Eglise romaine a toujours été internationale. Il y a eu des papes anglais, hollandais, allemands, espagnols, français et italiens. Ses temples élèvent leurs crêtes lumineuses depuis la Norvège jusqu'à la Sicile, du Canada à la Patagonie. Ses missionnaires sont connus sur toute la surface du globe, et, partout, ils ont sacrifié leur vie et répandu leur sang. Son universalité fait sa force. L'Angleterre reconnaît sa Reine comme l'autorité suprême de l'Eglise anglicane. La Russie considère le Tsar comme le chef de la religion. Mais l'Eglise de Rome ne connaît pas à son domaine de frontières politiques ou naturelles. Seule elle a été capable de réaliser l'idéal d'une Eglise embrassant toute l'humanité. Voilà la cause première de sa puissance d'attraction et, au cours du siècle nouveau, quand les barrières qui séparent les peuples seront en grande partie tombées, ses prétentions à l'obédience universelle seront plus fortes et plus efficaces que jamais. Les Américains ne peuvent s'agenouiller devant une reine d'Angleterre, ni s'humilier devant un tsar ; mais beaucoup feront l'un et l'autre devant le haut prêtre de l'humanité.

Toute idée d'union prépare les voies vers Rome. La grande Eglise primitive peut ouvrir les bras à tous ceux qui se tournent vers elle ; elle ne déviara jamais de sa course, pour s'aventurer dans une *via media*... La démocratie américaine et l'Eglise de Rome ne tarderont pas à harmoniser leurs forces et à s'entendre. Les événements préparent cet accord. Il n'y aura ni jalousie, ni rivalité entre elles. Nous n'avons aucun *Credo* national à opposer aux croyances catholiques et Rome n'a aucune ambition commerciale contradictoire de la nôtre.

Les problèmes internationaux seront résolus à l'aide du conseil d'arbitrage. C'est alors que la médiation de l'Eglise de Rome, à laquelle revient le rôle d'arbitryonie, sera l'égide de la société en général et, en particulier, des travailleurs qui souffrent plus que les autres de leurs conflits avec les capitalistes. Les ministres de l'Eglise anglicane ne sauraient être des arbitres dans les affaires françaises. Le clergé de l'Eglise grecque ne serait pas accepté par les Allemands. Mais les prêtres d'une Eglise universelle sont les médiateurs désignés pour les questions qui dépassent les frontières des peuples.

SOUS L'ŒIL DU PUBLIC

M. CHARLES MARCIL

M. Marcil, le populaire journaliste et député de Bonaventure, est né en 1860. Il est marié à Mlle Pearson, fille d'un négociant bien connu de Montréal. Il a été successivement attaché à la rédaction de *La Patrie*, du *Post*, du *Herald*, de la *Gazette*, du *Star*, et actuellement de *La Patrie*.

C'est un politicien instruit, d'une grande éloquence et qui manie l'anglais avec une aisance parfaite.

Nous souhaitons le plus grand succès à notre confrère.

M. THOMAS COTÉ

Par une erreur de "mise en page", la notice biographique suivante, qui devait accompagner le portrait de M. Thomas Côté, paru dans notre dernier numéro, a été oubliée. Nous réparons l'erreur et demandons pardon à nos lecteurs de ce contretemps involontaire.

Le gouvernement Laurier a fait une excellente nomination en confiant le poste de sous-commissaire, pour le recensement du Canada, à M. Thomas Côté, journaliste, très connu et fort apprécié. L'occasion nous paraît excellente de publier quelques notes biographiques sur l'heureux titulaire.

M. Côté est né le 22 septembre 1869, à Trois-Pis-toles. Il a fait ses études au séminaire de Québec et à l'Université-Laval. Il débuta dans le journalisme en 1889 et n'en est pas sorti depuis. Après avoir fait partie de la rédaction de divers journaux de Québec, des États-Unis et de Montréal, il est finalement demeuré le correspondant parlementaire et politique de *La Patrie*.

Nous offrons, à monsieur le sous-commissaire, nos plus sincères félicitations.

M. FIRMIN PICARD

M. Firmin Picard, longtemps attaché à notre journal comme rédacteur en chef, a profité de l'occasion de son départ pour Fraserville, où il va prendre la direction du *Saint-Laurent*, pour réunir ses amis et confrères et leur faire ses adieux. Ces agapes fraternelles ont eu lieu jeudi le 7 février courant à l'hôtel Riendeau.

Disons de suite que M. Firmin Picard a fait les choses royalement. Aussi tous ceux qui ont assisté à cette réunion ont été enchantés et ils en conserveront un excellent souvenir.

Au nombre des personnes présentes nous avons remarqué : MM. L. Descaries de l'Union Allet ; Albert Millette, de *La Patrie* ; Rodolphe Girard et Oswald Mayrand, de *La Presse* ; A. Giroux et Omer Héroux, du *Journal* ; Albert Ferland, littérateur et artiste ; Amédée Denault, publiciste ; E.-Z. Massicotte et O. Trempe, du MONDE ILLUSTRÉ.

Après un succulent petit souper, M. Picard a fait monter ses convives au salon occupé autrefois par le général, baron de Charette, lors de son passage à Montréal.

On a passé là une couple d'heures délicieuses à chanter, à raconter des anecdotes et des traits d'esprit, à faire de la musique et à déclamer de jolis vers.

Au cours de M. Picard, ami intime du général de Charette, nous a lu la dernière lettre que cet illustre soldat lui a écrite. Cette primeure a été fort goûtée. Puis M. E.-Z. Massicotte a rappelé le rôle que son distingué prédécesseur a joué dans l'histoire de la littérature canadienne. Il a fait voir avec quel dévouement il avait formé la plupart des jeunes écrivains d'aujourd'hui, quelle avait été son action bienfaisante parmi les délaissés et les humbles.

Ces paroles ont été fortement approuvées par l'auditoire.

Bref, M. Picard peut être assuré qu'il laisse des regrets sincères parmi les écrivains Montréalais.

La veille de son départ, samedi, quelques amis se sont réunis pour lui présenter un splendide souvenir : *L'Imitation de Jésus-Christ*, traduite en vers français par Pierre Corneille, édition de grand luxe dans le



M. CHARLES MARCIL

Député de Bonaventure, qui a secondé l'adresse en réponse au discours du trône, à Ottawa

genre des anciens missels. Le donataire a été profondément ému de ce dernier et flatteur témoignage d'amitié.

Nous offrons nos vœux de succès les plus sincères au ce distingué journaliste.

PETIT POÈME EN PROSE

LE MOINEAU

Je revenais de la chasse et je marchais le long d'une allée de mon jardin. Mon chien courait devant moi. Tout à coup il raccourcit son pas et se mit à avancer avec précaution, comme s'il flairait du gibier devant lui.

Je regardai le long de l'allée et je vis un jeune moineau, le jaune au bec, le duvet sur la tête. Il était lombé de son nid (le vent balançait avec force les bouleaux de l'allée) et se tenait tout coi, écartant piteusement ses petites ailes à peine emplumées.

Trésor s'approchait de lui, tous les muscles tendus, quand tout à coup, s'arrachant d'un arbre voisin, un vieux moineau à poitrine noire tomba comme une pierre juste devant la gueule du chien ; et, tout hérissé, éperdu, pantelant avec un pialement plaintif, désespéré, il sauta par deux fois dans la direction de cette gueule ouverte et armée de dents crochues.

Il s'était précipité pour sauver son enfant, il voulait lui servir de rempart. Mais tout son petit corps frémissait de terreur, son cri était rauque et sauvage ; il se mourait, il sacrifiait sa vie.

Quel énorme monstre le chien devait paraître à ses yeux ! Et pourtant il n'avait pas pu rester sur sa branche, si haute et si sûre. Une force plus puissante que sa volonté l'en avait précipité.

Trésor s'arrêta, recula. On eût dit que lui-même il avait reconnu cette force. Je me hâtai d'appeler mon chien tout confus, et je m'éloignai, plein d'une sorte de saint respect.

Oui, ne riez pas, c'était bien du respect que j'éprouvais devant ce petit oiseau héroïque, devant l'élan de son amour.

L'amour, pensai-je, est plus fort que la mort et que la crainte de la mort. Ce n'est que par l'amour que se meurt et se maintient la vie.

IVAN TOURGUENEF.

Pour savoir ce que c'est que le bonheur, il faut savoir vivre dans les autres, il faut aimer.—GODWIN.

La femme se doit au bonheur d'un seul homme.—BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

Les femmes sont moins heureuses du bonheur qu'elles goûtent que du bonheur qu'elle donne.—P. ROCHEFOUR.